

RETOUR SUR LE TERRITOIRE DES AUTRES

*« Nous sommes quelques-uns
à ne pas supporter qu' on parle
de la misère autrement
qu'en connaissance de cause. »*

Albert Camus

Les professeurs de géographie m'ont toujours paru moins intéressants que les voyageurs, et parmi eux, ceux qui acceptaient de s'égarer, plus riches d'expériences que les visiteurs arrivés à chaque fois à destination en temps et en heure.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, c'est bien à un voyage dans le temps, mais surtout dans l'espace, auquel le lecteur est convié. Le temps : le demi-siècle qui va de la Libération en 1944 à l'effondrement de l'empire soviétique en 1991 ; l'espace : essentiellement celui des « Autres », des habitants des pays du « *tiers-monde* » qui constituent 80 % de l'humanité.

Le principe de ce livre n'est pas de dresser un bilan de l'évolution du monde sur une cinquantaine d'années mais d'en proposer une relecture. Un retour sur les lieux en quelque sorte, à l'occasion duquel deux témoins, engagés, chacun à sa manière, dans certains conflits qui ont ravagé la planète, confrontent leurs expériences de terrain.

Témoignages de choses vues, il n'était évidemment pas question de raconter le demi-siècle dans sa totalité mais de le parcourir en s'arrêtant aux moments suffisamment vécus par les auteurs pour en donner la perception à l'époque et la rapprocher de la vision qu'on en a aujourd'hui. C'est pourquoi les événements évoqués bénéficient d'un traitement inégal – scandaleusement inégal même –, si ce livre prétendait relater « l'histoire » de cette période. En effet, certaines questions (ou « causes ») comme la guerre d'Algérie, celle du Viêtnam ou le conflit israélo-arabe, sont, du fait des parcours des auteurs, plus largement évoquées que d'autres, comme l'émancipation du sous-continent indien ou certaines tragédies de l'Afrique noire.

Néanmoins, les faits traités sont tous exemplaires.

Spécificité de la démarche, les événements relatés le sont pour eux-mêmes mais aussi pour ce qu'ils révèlent ; pour ce qu'ils déterminent mais surtout pour ce qu'ils traduisent

de la mentalité dominante, tant « là-bas » qu'« ici ». Il s'agit moins de faire savoir comment cela s'est passé que de faire connaître comment cela fut vécu ; moins de présenter le « pourquoi » des choses et verser dans des rationalisations a posteriori, que de rendre compte de l'état d'esprit dans lequel se sont déroulés les faits et les combats dont les auteurs ont été parmi les témoins privilégiés.

Âge de bouleversements profonds, ces années furent aussi celles du manichéisme généralisé. C'est l'époque où, à la peur du « péril communiste » qu'il fallait à tout prix contenir, s'opposait la haine de l'impérialisme occidental – auteur supposé de tous les maux du tiers- monde ; c' est le temps où l' on condamnait plus radicalement un régime en fonction de sa nature et de ses alliances, que de la gravité de ses exactions ; c'est encore le moment de la sacralisation tant de la violence révolutionnaire que de la victime non occidentale ; c'est l'ère enfin des illusions tiers-mondistes.

Quelque dix ans après l'effondrement de l'empire soviétique, nous pensions être à un moment sinon idéal, en tout cas propice du fait d'une certaine détente globale, pour tenter de comprendre ce « deuxième XX^e siècle ». Depuis le 11 septembre 2001 lors duquel les États-Unis (et par eux l'Occident tout entier ?) se sont vu infligés un défi sans précédent, dont il appartiendra à l'Histoire de déterminer l'importance et les conséquences à long terme, nous nous trouvons à nouveau contraints de penser l'Histoire en mouvement. C'est cet exercice qu' entreprend Gérard Chaliand dans l' Épilogue qui clôt le volume.

L'Histoire que nous entamons ici débute au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci accouche d'un monde nouveau : les batailles initialement remportées par le Japon dans les colonies asiatiques des États occidentaux sonnent la fin de la prépondérance européenne et la lente agonie du colonialisme. Par la suite, la victoire des Alliés, entendue comme le triomphe de la liberté et de la justice sur l'iniquité, amène les colonies à exiger des puissances européennes qu' elles étendent leurs principes démocratiques aux pays qu' elles administrent. Et, de fait, contrairement à ce qui se passait depuis un siècle, l'Histoire ne se jouera plus seulement entre Occidentaux : dès 1955, la conférence de Bandung donne le signal de la « venue au monde » des pays décolonisés.

Pendant un demi-siècle dominé par la guerre froide, il n'a pas toujours été facile de prendre la mesure de l'autonomie du mouvement d'émancipation du tiers-monde dont les guerres ont trop longtemps été comprises comme des conflits périphériques du conflit Est-Ouest. Pourtant, avec le recul, bien plus que l'émergence du communisme (dont les raisons de l'effondrement en Union soviétique sont analysées par les auteurs), c'est l'avènement du tiers-monde qui, pour le meilleur ou le pire, s'avère déterminant pour le siècle qui vient de naître.

Âge de bouleversements profonds, ces années furent aussi celles du manichéisme généralisé. C'est l'époque où, à la peur du « péril communiste » qu'il fallait à tout prix contenir, s'opposait la haine de l'impérialisme occidental – auteur supposé de tous les maux du tiers- monde ; c' est le temps où l' on condamnait plus radicalement un régime

en fonction de sa nature et de ses alliances, que de la gravité de ses exactions ; c'est encore le moment de la sacralisation tant de la violence révolutionnaire que de la victime non occidentale ; c'est l'ère enfin des illusions tiers-mondistes.

Mais que signifiait être anticolonialiste au moment de la guerre d'Algérie, tiers-mondiste pendant les années Vietnam ? Car si le tiers-monde est évidemment pluriel et recouvre des réalités très hétérogènes, le tiers-mondisme, lui, renvoie à une famille virtuelle mais compacte, bien ancrée dans les esprits.

La connaissance de l'Histoire, sauf à se limiter à un quelconque tourisme dans le temps, reste motivée par le besoin de comprendre les sources de notre époque. Répétons-le après le philosophe italien Croce : l'historien pose des problèmes de son temps plus encore que de l'époque qu'il est censé étudier. Cependant, l'interrogation du passé se fait à partir de notre système de valeurs dont il faut faire la part de la contingence et de la fragilité.

Qu'a-t-on envie de voir ? Nous vivons l'actualité, mais notre regard est rarement libre tant nos présupposés, notre idéologie, nos attachements la colorient.

On se trompe peut-être moins souvent par manque d'informations que par peur de trahir sa famille d'élection. Comment parvenir alors à penser librement sans crainte de désespérer ceux avec qui nous partageons notre vision du monde ? Ne traduit-on pas toujours, peu ou prou, non pas l'idéologie dominante mais l'idéologie qui nous domine personnellement ? Quelques amis respectés ou quelques « maîtres à penser » impressionnants ne constituent-ils pas à cet égard un surmoi bien plus totalitaire que l'opinion publique générale ? Car la lucidité ne libère pas, elle isole : il nous sera toujours moins inconfortable de nous tromper avec nos maîtres et amis que d'avoir raison avec nos adversaires.

Comment « saisir » le sens des choses au travers des rumeurs et des opinions ? Nos passions se déclenchent non en proportion de la gravité des faits, mais du sens qu'on prétend leur donner ; moins en fonction du coût humain réel, que de notre sympathie envers les victimes. (L'émotion, évidemment plus que justifiée, provoquée par les attentats qui ont détruit les tours du World Trade Center à New York et une partie du Pentagone en septembre 2001, aurait-elle pris cette ampleur si des dévastations aussi meurtrières avaient été perpétrées dans un pays du tiers-monde ? Les images des désastres auraient-elles seulement été médiatisées à ce point ?)

Pour réfléchir à ces questions, j'ai voulu faire appel, non pas à deux historiens proprement dits, mais à deux témoins qui sont, par ordre d'entrée en scène, Jean Lacouture et Gérard Chaliand.

Journaliste, écrivain, historien et éditeur, Jean Lacouture arpente le monde depuis la Libération à la suite de laquelle il s'embarque pour l'Indochine, dans le service de presse du général Leclerc. Journaliste à *Combat*, au *Monde* puis au *Nouvel Observateur*, il

rapportera des reportages et des analyses sur le Viêtnam, l'Égypte, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est, etc. Accoucheur par ailleurs du concept d'Histoire immédiate, il le vulgarise en créant et en dirigeant aux éditions du Seuil une importante collection éponyme riche d'une longue série d'ouvrages « immédiatistes » rédigés par certains des plus grands témoins contemporains. Enfin, il est l'auteur de nombreuses biographies de personnages importants de l'Histoire, en particulier du XX^e siècle, comme Hô Chí Minh, Nasser, Léon Blum, Mendès France, de Gaulle ou Mitterrand.

Quant à Gérard Chaliand, spécialiste des questions politiques et géostratégiques, il a passé plus de vingt ans dans quelque soixante-quinze pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, d'où il a tiré une série d'analyses, d'enquêtes et d'essais. Homme de terrain avant tout, il a été à la rencontre de plusieurs mouvements de libération nationale : algérien, vietnamien, guinéen, palestinien, érythréen ou afghan, pour appréhender leur lutte de l'intérieur. Anticolonialiste dès le début de la guerre d'Algérie, il n'en dénoncera pas moins, très tôt, dans son célèbre essai, *Mythes révolutionnaires du tiers-monde*, les illusions et les utopies auxquelles, comme l'ensemble de ses camarades de lutte, il avait cru. Mais cette distance prise avec les mythes ne remettra pas en question l'axe fondamental de ses choix, à savoir la défense du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ainsi que celle des minorités.

Si c'est à Gérard Chaliand et à Jean Lacouture que j'ai proposé ce voyage, ce n'est pas seulement parce que leurs parcours ont, depuis longtemps, nourri ma propre réflexion politique, mais parce que je les tiens pour deux « modèles », différents, mais emblématiques, de regards occidentaux sur les « Autres » : regards empreints de sympathie, libres de condescendance mais aussi de cette culpabilité malsaine qui encombre les jugements de tant de tiers-mondistes. Ni néo-colonialistes ni archéo-tiers-mondistes, leurs témoignages croisés, mis en perspective seraient, j'en étais convaincu, stimulants et éclairants.

Différents dans leur approche (disons, pour parler vite que Jean Lacouture est un réformiste et que Gérard Chaliand fut révolutionnaire), ils ont été, l'un comme l'autre, des « historiens immédiats », en ce qu'ils ont rédigé leurs ouvrages « à chaud » après avoir rencontré, sur le terrain de plusieurs conflits, des acteurs clés au moment même où ceux-ci faisaient l'Histoire. Ayant plus d'une fois « vu juste » (leurs écrits en témoignent), mais s'étant, comme tout le monde, également trompés (l'aléa reste un facteur cardinal en Histoire), ce sont précisément leurs erreurs qui nous aident le mieux à comprendre ce que furent ces années. Quant aux erreurs de jugements de Jean Lacouture, ses lecteurs savent le souci qu'il a mis lui-même à les dénoncer puis à les corriger...

Dès lors que le témoin évoque les luttes qu'il a pu soutenir ou les groupes humains dont il s'est senti solidaire (quand bien même il aurait évolué par rapport à celles-là et serait demeuré étranger à ceux-ci), l'ambiguïté de la position ne sera jamais tout à fait levée. Mais cette situation, pour peu que le témoin accède à une certaine lucidité, s'avère d'autant plus intéressante pour la compréhension même des choses. En effet, loin de se

targuer d'une pseudo objectivité, les auteurs manifestent une empathie qui leur permet de faire sentir d'au- tant mieux l'atmosphère et le climat mental de certaines époques.

L'exercice n'est pas aisé, car si l'on veut verser son témoignage au dossier de l'Histoire, il faut non seulement tenter d'opérer la distan- ciation indispensable à tout historien du temps présent, mais aussi res- susciter les sentiments qui l'animaient alors, et, en même temps, sans voiler ses sympathies, rappeler la légitime subjectivité de celui qui se trouvait dans le camp opposé.

Tout au long de ce parcours, Gérard Chaliand et Jean Lacouture relatent de quelle manière et avec quelle volonté d'intégrité – que certaines fidélités ou soucis d'efficacité rendirent inévitablement intermittente –, ils ont essayé de rapporter leurs parcelles de vérités. « Vérités » face auxquelles une grande partie du public occidental restait souvent distante ou réservée, impassible, voire imperturbable.

Ce n'est pas non plus sans intérêt que le lecteur constatera qu'en dépit du décalage générationnel et idéologique qui sépare les deux hommes, leurs différences de culture et d'expériences tendent à la consonance sur plus d'une question. D'aucuns parleront de « rabotage des idéologies », d'autres y verront la dure leçon des faits, sinon un commencement de sagesse...

Chronique de mémoire, donc, mais aussi observation critique sur la manière de penser les flux enchevêtrés de l'actualité. Réflexion poli- tique encore, sur la façon dont nous avons envie de comprendre les choses, ces entretiens sont une remise en cause de notre regard sur les « Autres ».

André Versaille